

A.F.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

22 Octobre 1937

ACTIVITÉ FRANÇAISE

Marguerite YOURCENAR : La nouvelle Eurydice (Grasset)

Mme Marguerite Yourcenar (ceci est, paraît-il, un pseudonyme, et on reste un peu rêveur sur les raisons qui peuvent pousser un écrivain français à choisir ce nom baroque et balkanique), Mme Marguerite Yourcenar vient d'écrire un livre irritant, charmant, qui agace et qui émeut, et qui mérite un double lot de reproches et de compliments. De très bons juges l'ont aimé, et on sera sensible en tout cas à ce chant mesuré, à ce style qui refuse toute couleur et tout pittoresque. On verra s'unir dans la même amitié pour *La nouvelle Eurydice* les admirateurs de *La princesse de Clèves* et ceux de *La porte étroite*. Par malheur, je n'ai jamais été sensible à *La porte étroite* qui bouleversait Alain-Fournier et Jacques Rivière, et je n'ai jamais cru une minute au « tragique » que M. Gide a voulu y mettre. Le vrai M. Gide est pour moi dans les *Nourritures terrestres*, dans *l'Immoraliste* et dans *Les faux monnayeurs* : c'est là qu'il se livre sans mensonge à ses démons, et ses récits en demi-teinte, *Symphonie pastorale* ou autres, m'ont toujours semblé des exercices très appliqués, et peut-être des alibis.

Or, le livre de Mme Marguerite Yourcenar se rapproche beaucoup plus, à notre avis, de *La porte étroite* que de *La princesse de Clèves* ou même du *Bal du comte d'Orgel*. On y lit le désir acharné de faire une œuvre classique, et il serait facile de s'y tromper. Car tous les caractères extérieurs du roman de Mme de La Fayette ou des tragédies de Racine s'y retrouvent : peu de personnages, un drame très simple dans son aspect, tout pittoresque supprimé, l'appareille immolée, à la vérité intérieure, et, pour achever la ressemblance, l'exaltation du sacrifice. C'est pourtant sous ces ressemblances extérieures les plus frappantes que se cachent les différences vraies les plus radicales. Et peut-être aurons-nous une preuve supplémentaire de la façon désastreuse dont beaucoup de gens intelligents comprennent les classiques.

Nous avons dit qu'il y avait peu de per-

sonnages. Pourtant nous avons déjà oublié leurs noms. On pourrait les appeler l'Ami n° 1, l'Ami n° 2 et la Femme de l'Ami n° 2. C'est l'Ami n° 1 qui raconte son histoire. Et voilà qui est bien fâcheux. Car aucun de ces héros ne vit, aucun n'a de nom qui lui appartienne, de visage, d'âme. Ce sont des symboles parfois touchants, ce ne sont pas des êtres. A force de leur supprimer tout particularisme pour les réduire à l'essentiel, on a fini par leur enlever cet essentiel lui-même, comme trop encombrant encore : ils existent, c'est tout ce que nous savons d'eux, ils pourraient être d'autres personnages, avec un autre nom et d'autres aventures. La seule affirmation de leur existence les sépare du néant. Faut-il dire comment ils existent ? Mais non ! « voyons, puisqu'ils sont réduits à l'essentiel. Il suffit de dire : ils sont, — et peut-être est-ce déjà trop. C'est un drame au pays de l'Ens Generalissimum scholastique.

1937 A force d'avoir reproché aux femmes qui écrivent de nous parler trop d'elles-mêmes et de ne rien savoir nous donner que des autobiographies déguisées, on leur a mis dans la tête d'écrire des romans semblables aux « romans d'hommes ». C'est ce que nous avons pensé déjà en lisant un ouvrage fort différent de celui de Mme Yourcenar, le *David Golder* de Mme Nemirovski. C'était une œuvre habile et forte, dépalsante mais qui ne manquait pas d'une belle âpreté. Rien n'était plus opposé à ce que nous attendions depuis toujours d'une femme. Mme Irène Nemirovski avait voulu écrire un roman de Balzac, transposer le *Père Goriot* dans la vie moderne. Elle y a réussi dans une certaine mesure, parce qu'elle a beaucoup de talent, mais comme un bon peintre peut faire une bonne copie d'un chef-d'œuvre.

Malgré toutes les différences, Mme Yourcenar nous fait songer à Mme Irène Nemirovski. Elle aussi a choisi un maître, et au lieu d'écrire les livres de Mme Yourcenar, elle recopie les livres de M. Gide. Elle a aussi beaucoup de talent (bien que nous préférions celui de Mme Nemirovski), mais elle s'est imaginée qu'il fallait refaire *La porte étroite*. Quelle idée bizarre ! Elle ne réussit qu'à fausser toute sa délicatesse, son charme si fin. Si elle s'était livrée à elle-même, au lieu d'imiter un pastiche classique, elle aurait peut-être écrit un livre moins bien fait, moins bien construit, mais qui aurait eu une autre saveur. Elle ne peut nous donner, au lieu de cela, qu'une œuvre curieuse, mais de troisième plan, puisqu'il y a derrière elle le plan de M. Gide et le plan de Mme de La Fayette.

Son premier livre se nommait *Alexis ou le traité du vain combat*. Comme ce titre rappelait son maître ! Voici maintenant une *Porte étroite* ou une *Symphonie pastorale*. Nous attendons des *Faux monnayeurs*. A moins que Mme Yourcenar ne se décide à être elle-même. Nous espérons d'elle beaucoup de choses. En attendant, elle nous aura donné le spectacle paradoxal et bien curieux d'une femme qui est une *gldienne*.

par intérim : Robert BRASILLACH.